

# Le Plaisir des dieux

À propos de  
*Liebestod. L'odeur du sang ne me quitte pas des yeux.*  
Juan Belmonte

Et Belmonte reste isolé. Sans soleil, sans ombre, s'imprégnant de toro comme le nageur de mer ou l'enfant de dimanche, sublime et tranquille, entouré de cet air émouvant des crucifixions.

FEDERICO GARCÍA LORCA

Je crois que Juan Belmonte, figure du toreo, aussi bien dans les arènes qu'en dehors, est un des plus beaux exemples humains d'une vie et d'une vérité accomplies.

Après la mort de Joselito, seul et unique, Juan Belmonte a traîné avec lui, telle une cape dans l'arène, cette obscure ombre de lui-même, l'angoisse et l'inquiétude redoutables de son propre destin mortel.

JOSÉ BERGAMÍN

« L'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux » est la phrase qui a obsédé le peintre Francis Bacon tout au long de sa vie. Elle ne figure pas telle quelle dans *L'Orestie*, pourtant Bacon l'a tirée de sa lecture de la tragédie d'Eschyle. Et il a reflété sa passion de la tauromachie dans quelques-unes de ses toiles les plus mémorables.

*Liebestod* est le terme désignant l'aria final de l'opéra *Tristan et Iseut* de Richard Wagner. Il signifie la « mort d'amour ». Lors de ce final tragique, Iseut est transfigurée vers une autre dimension, elle se « meurt d'amour » face au corps inanimé de son bien-aimé Tristan, dans un extraordinaire sommet musical et dramatique. La lettre que Wagner adressa à Franz Liszt en décembre 1854 est célèbre :

« Comme, dans mon existence, je n'ai jamais goûté le vrai bonheur que donne l'amour, je veux élever à ce rêve, le plus beau de tous, un monument où cet amour se réalisera d'un bout à l'autre. J'ai ébauché dans ma tête un *Tristan et Iseut*. C'est une conception musicale des plus simples, mais pleine de sang, plus que l'on ne pourrait le concevoir. Avec la voile noire qui flotte à la fin, je me couvrirai pour mourir. »

Dans les infranchissables prisons du mystère où ces deux concepts se retrouvent enchaînés surgit Belmonte, El Pasmó de Triana<sup>2</sup>. Même Bergamín, son détracteur le

---

2. Ainsi était surnommé Juan Belmonte, qui vécut dans le quartier de Triana, à Séville, pour l'aplomb, le flegme, la contenance dont il faisait preuve face à la mort. (N.d.T.)

plus impitoyable, le temps passant et l'échauffement aussi, a reconnu que Belmonte fut « l'inventeur de la spiritualité artistique du toreo, découvreur conscient de cette dernière ». Bergamín se plaignait des toreros tristes, surtout pour mettre en avant la flamme vernale de Joselito, mal désigné comme le rival de Belmonte, sommet du classicisme façon XIX<sup>e</sup> siècle. Bergamín y va de ses exagérations, il en vient presque à accuser Belmonte de survivre à Joselito. Il le traite de tricheur et de lâche, lui crache à la figure une mort façon Pepe Hillo, lui reprochant même d'être torero et encore en vie. Dans le fond, ce que Bergamín ridiculisait chez Belmonte, c'était sa tour théologique, ses vertus. Belmonte était tout simplement libre, si l'on tient la liberté pour une damnation. Il arrive qu'une critique inversée devienne un éloge, et si le désespoir éloquent de ses passes était une réalité, il n'est pas moins vrai que la mélancolie ressortait comme l'un de ses dons les plus féconds, et peut-être la bile noire qui embellissait ses faenas émanait-elle du fait même d'être encore en vie, tâche dont il faut s'acquitter laborieusement, comme Schopenhauer. « Vers la beauté sur la voie de la douleur. » « En douleur » pour reprendre Chaves Nogales dans son essai éblouissant sur Séville, *La Ciudad*.

On connaît Juan Belmonte comme on vénère les grands guerriers et les saints. On connaît la geste de Charlemagne sans l'avoir vu se battre, les extases de saint Jean de la Croix sans y avoir assisté, et l'on apprécie les prodiges de Nijinski sans l'avoir vu danser. Tout ce qui nous reste, c'est ce que l'on ne peut plus voir, l'influence des omnipotents lorsqu'ils continuent à brûler dans le sillage des éclairs. Nous parlons du tourment de Belmonte comme si nous avions prié auprès de lui, cachés dans les tréfonds de ses méninges, sans craindre de nous tromper en émet-

tant sur lui notre jugement, comme c'est le cas avec les mythes. Le fanion pourpre de la solitude ondoie toujours sur sa sépulture. Nous pouvons le sentir, et qui dit sentir dit sentiment, qui dit sentir dit foi, croire en ce que l'on ne voit pas. Les credos existent grâce à l'ineffable. Belmonte, comme n'importe quel élu de Dieu, appartient à l'histoire de la gloire infinie, sans Belmonte Dieu n'existerait pas. Et c'est cela qui, justement, nous rend audacieux quand nous décidons de l'aborder et de l'imaginer : ses deux ailes énormes, axiomatiques.

Face à la virtuosité sans pareil de José, Juan imposa les puissances de l'âme, il situa le toreo dans le jardin de la mystique. S'il ne respectait pas les distances avec la bête, distances qui s'imposent au virtuose, c'était pour dialoguer avec Dieu d'homme à homme, frôlant de son âme les cornes sacrées. Effectivement, il n'y avait pas de virtuosité chez Belmonte, mais de la transfiguration. Juan n'était pas un torero triste, c'était un torero tragique, colosse du frisson, ange à l'épée, brûlé vif dans sa propre vérité, il maniait la véronique avec le sens de la vie, la muleta trempée de la sueur du visage de la bête crucifère, reproduisant l'épisode des évangiles apocryphes selon lesquels sainte Véronique sécha la sueur et le sang de Jésus avec un tissu sur lequel son visage resta imprimé. Voilà comment Belmonte affronte la face de la noirceur et lui-même, transcendantal. Juan Belmonte, débordant de tristesse, lui qui échangea le soleil contre le crépuscule (même en pleine lumière du jour, il toréait de nuit), ténébreux, car le soleil de Belmonte était violet, un énorme ostensor, lys dans le tabernacle de son intelligence radieuse, fleur blanche parmi les épines, nazaréen des arènes, trapéziste des solitudes, génie au dos cambré, dit « le surnaturel », car il n'y avait pas d'au-delà après Belmonte, rien que Triana au septième

ciel, Juan Belmonte, transpirant sous les barres supportant le catafalque de l'ombre.

Belmonte, le bègue béni, un don qui n'est accordé qu'aux plus Grands, langue de feu, le verbe le plus tranchant d'après les mots d'Hemingway, celui qui enfant voulait partir en Afrique pour chasser des lions, celui qui toréait nu dans les champs d'oliviers, Belmonte lui-même champ d'oliviers et mont des oliviers, rêve phosphorescent de Gethsémani, tout juste béni par les eaux baptismales du fleuve, lui qui compensa ses lacunes physiques par la force de son inspiration, lui qui « fit de la faiblesse de ses jambes une excellence », accablé par des épuisements maladifs, on disait de lui qu'il était « si mal formé physiquement que le danger le transfigurait et l'ennoblissait », lui qui toute sa vie fut tenaillé par cette angoisse sauvage, ce désir de la belle mort, étouffé par la peur du bonheur, lui qui s'est acheté un pistolet à Paris pour l'avoir à portée de main, dans sa poche, et jouer avec, en imitant les grimaces des enfants, ou allez savoir quelles étaient les intentions de ses doigts hypersensibles. Ce prodige de gravité, Juan Belmonte, a accompli les miracles de la religion. Son intelligence naissait des ténèbres pour ensuite voyager à la vitesse de la lumière. On a dit au sujet de Belmonte qu'il était « douloureux de le voir toréer ». C'était un artiste qui vous arrachait les larmes. « Les pleurs sont la seule vérité face à l'art authentique », lance Rafael de Paula, apôtre du matador, descendant direct de Belmonte dans la généalogie mirobolante de l'indicible, âme de Jerez à laquelle nous parvenons, directement et irrémédiablement, depuis l'âme de Triana, et à travers laquelle nous sommes capables de discerner des vérités identiques. On torée comme on est, assure Belmonte lui-même. Si l'on envisage le dilemme bergmanien qui chez l'acteur oppose l'être au paraître,

Belmonte ne *paraissait* pas, il *était*. Pas de déguisement pour Belmonte, « fatalement sincère ». Davantage que du risque physique, la beauté, chez Belmonte, venait du risque de l'âme, du fin fond de son être, qui est le nôtre. Son toreo était l'incarnation de la conscience brûlante des hommes. Quand Belmonte se collait aux côtes de la bête, c'était son âme qui s'y frottait, la corne toujours près des hanches, sur les *alamares*<sup>3</sup> de sa pensée, courageux qui ne se vante pas de l'être. On ne peut se vanter d'avoir du courage, ni sous le courage masquer sa peur. Sa plastique et sa beauté saisissantes jaillissaient d'une souffrance intime qui l'investissait d'une lucidité de géomètre. Il y avait du *fatum* dans sa vérité. Il y avait du *fatum*. Son « stoïcisme tragique », « l'endiablé », « le possédé, le ténébreux, puissant engendreur de ce mystère (du *duende*) qui donnait lieu à sa plus lumineuse expression », tout cela, en disparaissant, nous plongerait dans un deuil et une nostalgie incurables.

Cristóbal de Castro allait écrire une chronique qui mériterait d'être publiée cent ans plus tard, comme exemple d'actualité : « Il n'y en a que pour l'esbroufe, le fric, l'emphase, abrités derrière le bouclier du mensonge. Les imprésarios font semblant de signer des contrats fabuleux, les éleveurs font semblant de sélectionner des bêtes, les matadors font semblant de s'exposer et de savoir. Au milieu de tout ce mensonge pitoyable surgit une vérité courageuse : Belmonte. [...] Tous font semblant sauf lui. Tous font en sorte de fuir les efforts et les risques sauf lui, qui à chaque corrida les dispense sans compter. [...] L'esthétique de son toreo – loyauté, dextérité, élégance – devient une éthique de conduite : l'honneur, au pays des professionnels de la mystification, de la fainéantise et du travail bâclé. » Il

3. Ornaments brodés sur l'habit du torero. (N.d.T.)